

Interview, Thibault Kaeser, L'Echo Magazine

« Défendre la dignité de l'Autre »

Le Fribourgeois Hugo Fasel deviendra le directeur de Caritas Suisse le 1^{er} octobre, succédant à Jürg Krummenacher en poste depuis dix-sept ans. Siégeant sous la Coupole fédérale depuis 1991, l'unique parlementaire chrétien-social (Parti chrétien social indépendant, PCSI) a déjà quitté la présidence de Travail.Suisse, le syndicat qu'il a fondé en 2002, afin de se consacrer à sa nouvelle fonction. Bilingue parfait, le Singinois d'origine s'exprime ici sur la genèse et le sens de son engagement au service des petites gens et des classes laborieuses.

Vous êtes un homme de gauche lié à un parti minoritaire pesant 0,4% des suffrages au niveau fédéral. Pourquoi êtes-vous devenu chrétien-social et non membre du Parti socialiste ou des Verts, groupe au sein duquel vous siégez à Berne ?

Né dans une famille chrétienne pratiquante, j'ai reçu une éducation catholique romaine. Enfant, mes parents m'emmenaient dans des pèlerinages, notamment à Einsiedeln (Schwytz). Après avoir mangé et terminé mes devoirs, je priais. À la maison, nous étions neuf frères et sœurs. Nous pratiquions au jour le jour une forme de solidarité simple et concrète. J'ai ainsi appris à partager et à respecter mon prochain – l'Autre, mon semblable – dès mon plus jeune âge.

A quel âge cette éducation s'est-elle transformée en conviction publique ?

Difficile à dire... Curieux de nature, je me suis toujours intéressé à la politique, dont nous parlions à table. Passionné par nombre de sujets suscitant débat dans notre société, je lisais les journaux avec assiduité lorsque j'étais étudiant au Collège Saint-Michel, à Fribourg. Le monde qui m'environne, proche ou lointain, ne m'a jamais laissé indifférent. Les années passant, j'ai eu une réflexion de fond qui m'a poussé à m'engager, d'abord en tant que syndicaliste, puis comme homme politique.

Quel type de réflexion ?

Je n'envisage pas la foi comme quelque chose d'uniquement abstrait, intellectuel ou mystique. Certes, je comprends que des gens soient préoccupés par la recherche spirituelle, nécessaire ; je fais d'ailleurs régulièrement des retraites avec mon épouse et nos deux filles dans le monastère de Bethannen, près de Sarnen (Obwald), tenu par des dominicaines. Néanmoins, je ne peux me

satisfaire d'une forme de spiritualité désincarnée, d'une spiritualité en soi et pour soi.

L'esprit *new age* et notre époque marquée par «le supermarché des religions» ne sont pas votre tasse de thé ?

Cette recherche *new age* me semble dépassée. Elle a certainement été utile il y a vingt ans, car elle exprimait un besoin, des interrogations. Je respecte cette démarche tout comme l'intérêt pour d'autres croyances, qui est aussi le mien. Mais je suis persuadé que l'on doit aller au-delà de cela.

Pourquoi ?

La foi est un acte. C'est un témoignage concret, un espoir vivant. Il y a la spiritualité et les convictions religieuses qui s'expriment dans la sphère privée ; elles sont importantes, enrichissantes. Mais il y a surtout la manière dont on vit sa foi, ici, maintenant, dans notre quotidien. Ma spiritualité consiste à créer un espace au sein duquel je peux poser des questions en essayant de leur apporter des solutions. Dans le but de changer, améliorer, réformer notre société. Pour le bien de mon prochain.

Comment ?

C'est bien la question ! Que faire pour aider nos concitoyens ? Lire la Bible et l'interpréter à la lettre ? Se gaver de théologie ? Ratiociner sur les vertus et les défauts d'une religion ?

Adulte, j'ai vite fait mon choix : celui de l'action, inspirée par des encycliques progressistes telles que *Rerum Novarum* (1891) et *Populorum Progressio* (1967) ou les théologiens de la libération latino-américains. Tout le corpus de la doctrine chrétienne sociale !

Plutôt que la lutte des classes...

Je crois au partenariat social, à l'ouverture, à l'indépendance d'esprit et au dialogue dans le respect de l'autre. Aux idées et aux valeurs plutôt qu'aux idéologies et aux démagogues. Ce qui ne signifie pas que je me désiste devant l'affrontement politique. Au contraire (rires) ! J'aime le débat frontal à condition qu'il se fasse dans un esprit pacifique, avec des arguments de qualité, sans humilier son adversaire. Or la doctrine chrétienne sociale prône le bien-être de tous en tenant compte de la dignité fondamentale de chacun.

La dignité ?

Elle est essentielle. Au cœur de mon engagement. Un individu est un être humain respectable. On ne peut pas avoir l'approche d'un comptable à son égard, c'est inacceptable ! Trop de responsables du monde politique et économique l'oublient : un travailleur n'est pas du bétail ou une marchandise. Il a une valeur intrinsèque qu'il faut défendre ! Bafouer celle-ci revient à insulter sa dignité. Et, par là même, son humanité.

© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.